

## Études littéraires africaines

# « Il devint un Romaincourtien » : histoire coloniale et histoire régionale

Lydie Moudileno



Number 49, 2020

Tierno Monémemo : écrire par « excès d'exil »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073861ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073861ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moudileno, L. (2020). « Il devint un Romaincourtien » : histoire coloniale et histoire régionale. *Études littéraires africaines*, (49), 85–98.  
<https://doi.org/10.7202/1073861ar>

Article abstract

*This essay examines the imbrication of colonial and regional histories in France, using as a case study the 2012 novel The Black Terrorist. This novel by Tierno Monémemo was inspired by the real story of warrant officer Addi Bâ, a sharpshooter from Guinea who was wounded in the Ardennes in 1940, joined the Resistance in the Vosges region, and was ultimately arrested and executed by the Gestapo in Lorraine in 1943. While revisiting the figure of the colonial sharpshooter, already widely present in literature, T. Monémemo does more than inscribe the memory of a resistent from Africa within WWII history. In the process, his unique gesture maps a new geography of African presence in France, beyond Paris, and invites readers to acknowledge the historical relevance of the « postcolonial provinces ».*

# « IL DEVINT UN ROMAINCOURTIEN »<sup>1</sup> : HISTOIRE COLONIALE ET HISTOIRE RÉGIONALE

## RÉSUMÉ

Cet article analyse l'imbrication de l'Histoire coloniale dans celle de la France régionale, à partir du roman *Le Terroriste noir*. Une figure historique réelle inspire ce roman de Tierno Monénembo, à savoir celle de l'adjudant Addi Bâ, un tirailleur guinéen blessé dans les Ardennes en 1940, qui choisit de rallier la Résistance du maquis vosgien, avant d'être arrêté et fusillé en Lorraine par la Gestapo en 1943. Tout en retravaillant la figure du tirailleur, déjà bien exploitée en littérature, T. Monénembo s'attache dans ce texte non seulement à inscrire la mémoire d'un résistant africain dans celle de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi, ce qui est peut-être plus original, à dessiner une nouvelle topographie de la présence africaine sur le territoire français, invitant, au-delà de Paris, à reconnaître la pertinence historique de la « province postcoloniale ».

Mots-clés : Deuxième Guerre mondiale – résistance – histoire régionale – histoire coloniale – province – soldat noir.

## ABSTRACT

*This essay examines the imbrication of colonial and regional histories in France, using as a case study the 2012 novel *The Black Terrorist*. This novel by Tierno Monémemo was inspired by the real story of warrant officer Addi Bâ, a sharpshooter from Guinea who was wounded in the Ardennes in 1940, joined the Resistance in the Vosges region, and was ultimately arrested and executed by the Gestapo in Lorraine in 1943. While revisiting the figure of the colonial sharpshooter, already widely present in literature, T. Monémemo does more than inscribe the memory of a resistant from Africa within WWII history. In the process, his unique gesture maps a new geography of African presence in France, beyond Paris, and invites readers to acknowledge the historical relevance of the « postcolonial provinces ».*

*Keywords : World War II – resistance – regional history – colonial history – provinces – black soldier.*

\*

---

<sup>1</sup> MONÉNEMBO (Tierno), *Le Terroriste noir*. Paris : Seuil, 2012, 225 p. ; p. 23 et p. 101.

Dans un article de la revue *Aujourd'hui l'Afrique*, passé largement inaperçu, Jacques Barret rapportait en 1999 l'histoire de l'adjudant Addi Bah<sup>2</sup>, un tirailleur guinéen qui, blessé dans les Ardennes en mai 1940, choisit de rallier la Résistance du maquis vosgien, avant d'être arrêté et fusillé par la Gestapo en 1943. Déplorant autant l'invisibilité du tirailleur dans les chroniques officielles que l'absence d'enquête ultérieure sur les complices de cette arrestation, l'auteur concluait avec amertume : « La vraie histoire de ce maquis, à la fois patriotique et internationaliste, reste encore à écrire, et à analyser »<sup>3</sup>.

C'était il y a plus de vingt ans. Entre-temps, les choses ont changé : un véritable travail de mémoire a été accompli au sujet de cet acteur remarquable de la Deuxième Guerre mondiale. En quelques années, l'invisible tirailleur s'est transformé en une figure emblématique de la France et de la Guinée postcoloniales. L'héroïsme d'Addi Bâ est en effet aujourd'hui reconnu par l'Histoire officielle, notamment grâce à l'attribution posthume de la Médaille de la Résistance, lors d'une cérémonie officielle à Épinal (préfecture des Vosges) en juillet 2003. Cela n'aurait pas eu lieu sans les efforts obstinés de particuliers qui ont contribué à inscrire l'histoire du tirailleur des Vosges dans la mémoire locale et nationale sous des formes variées. Le journaliste vosgien Étienne Guillermond a pris le relais des premières démarches entreprises par des contemporains du tirailleur<sup>4</sup>. Ses recherches, menées pendant plus de dix ans<sup>5</sup>, se sont notamment traduites par un livre sur Addi Bâ paru en 2013, ainsi qu'une exposition itinérante et un site internet dédié au résistant<sup>6</sup>. Grâce à ce travail, une véritable archive écrite et visuelle d'Addi Bâ est désormais accessible au grand public. En 2012, Tierno

---

<sup>2</sup> C'est l'orthographe Addi Bâ qui prévaut aujourd'hui.

<sup>3</sup> BARRET (Jacques), « Un tirailleur sénégalais héros de la Résistance française », *Aujourd'hui l'Afrique*, vol. 72, 1999, page non disponible. Le grand public avait déjà découvert l'histoire d'Addi Bâ en 1992 dans un assez long article du journal *L'Événement du Jeudi* : SPRANG (Philippe), « Addi Bâ, résistant, noir et musulman », *L'Événement du Jeudi*, 10-18 novembre 1992, p. 90-98.

<sup>4</sup> Voir notamment : RIVES (Maurice), « Les tirailleurs malgaches et sénégalais dans la Résistance », *Hommes & Migrations*, n°1158 (*Mémoire multiple*), octobre 1992, p. 17-22.

<sup>5</sup> Sur les étapes de cette recherche, voir : GUILLERMOND (Étienne), « Sur les traces d'Addi Bâ, héros vosgien d'origine guinéenne », *Hommes & migrations* n°1247 (*Vers un lieu de mémoire de l'immigration*), janvier-février 2004, p. 60-66.

<sup>6</sup> GUILLERMOND (É.), *Addi Bâ, résistant des Vosges*. Paris : Éditions Duboiris, 2013, 384 p. L'exposition a circulé de 2014 à 2016. On trouvera des détails sur celle-ci sur le site internet d'É. Guillermond, « Addi Bâ Mamadou, héros méconnu de la Résistance ». URL : <http://addiba.free.fr> (consulté le 30-03-2020).

Monénembo le fait entrer en littérature, dans son dixième roman, *Le Terroriste noir*.

### Du tirailléur au résistant

Qu'il soit central ou secondaire, le personnage du tirailléur est relativement fréquent dans la littérature coloniale et postcoloniale et sa récurrence a été largement commentée par la critique. Le tirailléur serait même intimement lié à l'histoire de la littérature africaine, puisque l'on s'accorde à présenter *Force-Bonté*, le récit autobiographique du soldat sénégalais Bakary Diallo, comme un des premiers récits africains de langue française<sup>7</sup>.

Il n'y a donc, en soi, rien de foncièrement original en 2012 à s'inspirer de l'histoire de ces hommes recrutés par la France pour servir dans ses guerres mondiales. La poésie, les récits autobiographiques, la fiction, mais aussi le cinéma, ont amplement exploité cette condition singulière de l'Africain engagé dans les conflits européens. Ils ont généralement mis en avant la problématique du « sang versé » et la double injustice, d'une part, d'un recrutement forcé, et de l'autre, de l'ingratitude française. Au sujet du massacre du camp de Thiaroye, Boubacar Boris Diop<sup>8</sup>, puis Sembène Ousmane<sup>9</sup> ont dressé un portrait collectif de tirailléurs dans lequel il s'agit avant tout d'exprimer une critique idéologique quant au traitement des soldats après la démobilisation, toutes origines et histoires confondues. S'il y a bien de cela dans *Le Terroriste noir*, où l'on mentionne le scandale de ces tirailléurs « renvoyés dans leur brousse avec un coup de pied au cul, [...] absents des citations et des monuments aux morts » (p. 67), le projet romanesque dépasse la simple condamnation de la « République oubliée »<sup>10</sup>. Refusant le discours de la victimisation ou de la dette, l'héroïsation du personnage consiste à mettre en avant la singularité d'un parcours individuel, le caractère exceptionnel de ses actes, et surtout, la teneur morale de son engagement aux côtés de la France.

<sup>7</sup> DIALLO (Bakary), *Force-Bonté*. Paris : Rieder, 1926, 208 p. Je suis bien conscient des doutes concernant la paternité de ce récit.

<sup>8</sup> DIOP (Boubacar Boris), *Le Temps de Tamango* (suivi de) *Thiaroye, terre rouge*. Paris : L'Harmattan, coll. Encres noires, n°13, 1981, 203 p.

<sup>9</sup> SEMBÈNE (Ousmane), *Camp de Thiaroye*, 1988, 2 h 27 min.

<sup>10</sup> DEWITTE (Philippe), « Des tirailléurs aux sans-papiers. La République oubliée », *Hommes et Migrations*, n°1221 (*Immigration, la dette à l'envers*), septembre-octobre 1999, p. 6-11.

Parce qu'il impliquait une allégeance à la puissance colonisatrice, le statut du tirailleur dans la littérature africaine n'a pas été des plus positifs. Comme l'écrit Boniface Mongo-Mboussa :

Dans la typologie des statuts sociaux en situation coloniale, le Tirailleur appartient, à l'instar de l'interprète, au statut de collaborant (et non de collaborateur). Généralement peu instruit, rattaché à la fois à ses origines et aux colons, il ne participe pleinement à aucune des collectivités qu'il met en relation. Ce qui fait de lui dans la littérature africaine un être schizophrène et un anti-héros <sup>11</sup>.

Nous verrons dans ce qui suit que s'il demeure un « collaborant » situé entre deux espaces et cultures, le tirailleur de T. Monénembo désavoue ce portrait à plus d'un titre, tant par son éducation que par son degré d'assimilation ou ses qualités héroïques. On l'aura compris, la grande originalité de l'histoire d'Addi Bâ et du roman de T. Monénembo qui la reprend tient à la focalisation sur les activités de résistant du tirailleur, celles-là même qui lui ont valu dans la vie réelle la remise posthume de la Médaille de la Résistance. Dans l'Histoire comme dans le roman, le passage de la fonction de tirailleur à celle de résistant modifie fondamentalement les termes de l'entreprise mémorielle. Blessé et rapatrié, il serait demeuré anonyme, comme ce fut le cas pour la majorité de ses compagnons d'armes <sup>12</sup>. Addi Bâ se distingue de ce destin d'anonymat et impose sa marque individuelle à l'Histoire à partir du choix qu'il fait, non seulement de rester dans la région où il est « tombé », mais de continuer hors de tout contrat le combat pour la France contre les Allemands <sup>13</sup>. Ce combat, on le sait, tous n'ont pas choisi de le continuer en 1940.

Le contexte de l'Occupation et de la Résistance change radicalement la question de l'allégeance à la France, dans la mesure où

<sup>11</sup> MONGO-MBOUSSA (Boniface), « Tirailleur tirillé. Une figure littéraire ambiguë », *Africultures*, janvier 2000, URL : <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=1221> (mis en ligne le 31-01-2000 ; consulté le 30-11-2011).

<sup>12</sup> C'est à ces soldats anonymes qu'il est rendu hommage par l'épigraphie empruntée au poème « Aux tirailleurs sénégalais morts pour la France » de L. S. Senghor (dans *Hosties noires*. Paris : Seuil, 1948, 93 p.).

<sup>13</sup> Sur les activités de résistance des Africains en province, Maurice Rives affirme à juste titre qu'un important travail reste à faire : « Toutes les opérations de résistance accomplies par les Africains durant les années noires de l'Occupation mériteraient d'être mises en exergue. Souvent peu connues, elles ont eu pour théâtre des départements aussi variés que l'Ardèche, l'Aube, le Gard, la Mayenne, le Morbihan, le Pas-de-Calais et le Vaucluse. » — RIVES (M.), « Les tirailleurs malgaches et sénégalais dans la Résistance », *art. cit.*, p. 18.

l'idée même de la France est transformée. Car si le tirailleur, en tant que soldat de l'Empire, se battait contre ses propres intérêts pour une puissance colonisatrice, en 1940, c'est pour une tout autre France qu'il s'engage : la France combattante par opposition à la France résignée, la France déterminée à stopper la « barbarie » nazie, bref, la France de la liberté, de la fraternité et des droits de l'homme. Ainsi, l'héroïsme s'accompagne d'un engagement moral dans une bataille des forces du Bien contre celles du Mal (où le Mal est évidemment l'Allemagne), et dans laquelle le patriotisme est exempté du soupçon de naïveté. Le patriotisme du résistant africain se lit désormais comme un patriotisme exemplaire, authentique et éthiquement irréprochable. Loin d'être paradoxale comme dans le cas du tirailleur, la lutte contre le Mal incarné subsume alors les autres velléités de libération, y compris anticoloniale.

### Provinces et colonies

Adèle King parle à propos du *Terroriste noir* d'une chronique allant « du village au village »<sup>14</sup> : du village natal d'Addi Bâ aux villages vosgiens où il se bat, se réfugie, et finit par être arrêté. En cela le roman dévie des trajectoires typiques des classiques africains dans lesquels non seulement le village est toujours africain, mais il est également, et invariablement, un point de départ vers l'espace plus vaste et plus complexe de la ville : la ville africaine, comme dans *L'Enfant noir* de Camara Laye (1953), *Maimouna* d'Ousmane Socé (1953), *Ville cruelle* de Mongo Beti (1954), pour ne citer qu'eux, mais aussi la ville européenne et en premier lieu Paris, destination ultime du colonisé. Je renvoie ici à un corpus largement commenté, dont *Un nègre à Paris* de Bernard Dadié (1959), *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono (1960), *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (1961), *Mirages de Paris* d'Ousmane Socé (1964), *Bleu blanc rouge* d'Alain Mabanckou (1998) sont les œuvres les plus connues. Retravaillant le topos du « voyage vers la métropole », ces romans ont également contribué à privilégier le sens urbain du terme de « métropole » – par opposition à son sens hexagonal –, érigeant ainsi Paris en destination unique des migrations coloniales et postcoloniales. Aujourd'hui encore, à l'heure où la « banlieue » continue de fasciner les critiques, la prolifération de travaux s'attachant à documenter l'importance historique, artistique et littéraire d'un « Paris noir » ne fait que renforcer cette idée selon laquelle l'histoire

<sup>14</sup> KING (Adèle), « *Le Terroriste noir* by Tierno Monémemo », *World Literature Today*, vol. 87, n°2, mars-avril 2013, p. 140-141 ; p. 140.

de la présence africaine en France se limite aux expériences vécues dans la capitale, synecdoque de tout le territoire national <sup>15</sup>.

Il ne s'agit évidemment pas de nier la place centrale de Paris comme l'une des capitales de l'histoire du monde noir <sup>16</sup>. En revanche, il convient de rendre compte de l'existence d'autres trajectoires, d'autres migrations et d'autres espaces dans l'histoire de la France (post)coloniale <sup>17</sup>. À bien y regarder, de nombreux lieux non parisiens figurent dans la littérature africaine, dont les autres « métropoles », Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes ou Strasbourg, et avec elles les régions Rhône-Alpes, Aquitaine, Alsace, Bretagne, Normandie <sup>18</sup>. Avec *Le Terroriste noir*, T. Monénembo contribue véritablement à décentraliser la représentation de la présence africaine en France en situant son récit dans une région que tout oppose à Paris : la Lorraine, et en particulier les Vosges <sup>19</sup>.

Mais le parcours « du village au village » n'est pas aussi linéaire qu'on pourrait le croire. Il est au contraire inscrit dans une histoire coloniale qui dépasse amplement l'unique trajectoire entre la Guinée et la France. Il faut considérer en effet que l'histoire d'Addi Bâ commence non pas en Guinée, mais en pays bambara, plus précisément à Ségou (dans l'actuel Mali) où, apprend-on, un oracle est informé de la grandiose destinée du futur résistant. L'oracle aurait parcouru à pied les quelque mille kilomètres de Ségou au village guinéen de Pelli Foulayabé pour annoncer la nouvelle aux parents.

<sup>15</sup> Sur le Paris africain littéraire, voir : BENETTA (Jules-Rosette), *Black Paris : the African writers' Landscape*. Urbana : University of Illinois Press, 2000, 376 p. ; CAZENAVE (Odile), *Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. Paris : L'Harmattan, 2003, 312 p.

<sup>16</sup> Sur le statut de capitale internationale, voir le numéro spécial de *Modern Fiction Studies*, notamment : EBURNE (Jonathan P.), BRADDOCK (Jeremy), « Introduction : Paris, Capital of the Black Atlantic », *Modern Fiction Studies*, vol. 51, n°4, Winter 2005, p. 731-740.

<sup>17</sup> Dominic Thomas est l'un des rares spécialistes de la France postcoloniale à inviter ses lecteurs à prendre en compte l'ensemble du territoire national. Voir : THOMAS (D.), *Black France : Colonialism, Immigration, and Transnationalism*. Bloomington : Indiana University Press, 2007, 305 p.

<sup>18</sup> Pour une cartographie plus précise des régions françaises dans la littérature africaine et postcoloniale, voir : MOUIDILENO (Lydie), « The Postcolonial Provinces », *Francosphères*, vol. 1, n°1, 2012, p. 53-68.

<sup>19</sup> T. Monénembo n'a jamais été un « parisianiste » et ce n'est pas la première fois qu'il utilise la province comme décor : son roman *Un rêve utile* se déroule à Lyon. Sur la dimension lyonnaise dans *Un rêve utile*, voir : DIALLO (Élisa), « Polyphony, Old "Lyonnais" and Animism. Africa in Urban Europe in *Un rêve Utile* », in : BEKERS (Elisabeth), HELFF (Sissy), MEROLLA (Daniela), dir., *Transcultural Modernities : Narrating Africa in Europe*. Amsterdam ; New York : Rodopi, coll. Matatu, n°36, 2009, 442 p. ; p. 157-166.

On apprend par ailleurs qu'Addi Bâ est arrivé en France adolescent, avec son père adoptif français. Cet homme – perceuteur des impôts – a lui aussi voyagé de sa ville natale de Langeais, en Touraine, vers Conakry, puis il s'est rendu dans le village guinéen où on lui a « donn[é] » (p. 192) Addi Bâ enfant pour adoption. Cette succession de migrations est résumée ainsi : « Pour qu'il [Addi Bâ] arrive à Romaincourt, il aura fallu qu'un Bambara quitte Ségou, marche jusqu'au Fouta-Djalou, et que les Valdénais aillent cueillir des champignons » (p. 195).

Loin d'être unilatérale, la trajectoire d'Addi Bâ relève ainsi de toute une histoire coloniale faite de migrations africaines et européennes, d'expatriations et d'assimilations de toutes sortes. La multiplicité et la singularité de ces migrations constituent une matière essentielle pour T. Monénembo, d'*Un rêve utile au Terroriste noir*, en passant par *Peuls* et *Le roi de Kahel*<sup>20</sup>. L'intérêt de ces textes pris dans leur ensemble est aussi qu'ils présentent des trajectoires multidirectionnelles et transrégionales qui contribuent à élargir la représentation de la migration dans la littérature africaine contemporaine en incluant de nouvelles topographies.

### L'ancrage régional

La seconde grande originalité du roman réside dans son ancrage régional, qui est lui-même intimement lié au statut d'Addi Bâ comme responsable du maquis vosgien et au contexte de la Résistance en général. En effet, la forme même de la Résistance, c'est-à-dire du « maquis » comme réseau physique et humain, repose sur l'organisation de contacts dans la population locale, ainsi que sur l'exploitation stratégique de la topographie de la région<sup>21</sup>. Par ailleurs, dans sa forme idéale et étant donnés les risques, elle nécessite au sein du groupe une relation de confiance, de solidarité et de dévouement exceptionnelle. À ce titre, et d'ailleurs bien avant son engagement dans la Résistance, l'histoire d'Addi Bâ est l'histoire de rencontres avec la population locale et des traces que celles-ci ont laissées dans l'imaginaire des villageois à travers les générations.

<sup>20</sup> Comme l'écrit très justement Florian Alix, « *Le Roi de Kahel* était le roman d'un héros blanc en pays noir [...]. *Le Terroriste noir* est le roman d'un héros noir en pays blanc. » – ALIX (Fl.), « Tierno Monénembo. *Le Terroriste noir* », *Afrique contemporaine*, vol. 3, n°247, 2013, p. 139-141 ; p. 139.

<sup>21</sup> Zone frontalière avec l'Alsace et l'Allemagne, les Vosges sont non seulement en zone occupée, mais également en « zone réservée », un statut qui implique une circulation plus surveillée que dans les autres zones et une forte implantation des troupes et administration allemandes.



L'histoire est racontée quelque soixante ans après l'exécution d'Addi Bâ par une narratrice qui était enfant au moment des faits. Le choix narratif de T. Monénembo est de la faire s'adresser au neveu d'Addi Bâ, venu en France à l'occasion de la remise de la médaille posthume. Tout au long du roman elle explique à ce personnage-narrataire dans quelle mesure l'irruption d'Addi Bâ dans la région a fini par « bouleverser la vie de [s]a famille et marquer pour de bon l'histoire de ce village » (p. 12), et comment, durant les trois années au cours desquelles il a côtoyé les habitants, il « s'est fondu dans [leurs] vies et pour finir il est devenu une étoile qui luira à jamais dans le ciel de Romaincourt » (p. 27), selon les termes lyriques de la narratrice.

Les scènes de rencontre avec l'un ou l'autre des habitants (hommes, femmes, enfants) abondent dans le roman, et leur accumulation est destinée à donner l'impression que l'ancien tirailleur a marqué les esprits de manière indélébile. Deux scènes paraissent remarquables à cet égard. La première concerne les premiers échanges verbaux entre les villageois et le Guinéen, au début du roman, juste après la découverte du soldat blessé dans la forêt vosgienne. Lorsque les villageois essaient de le faire parler, ils lui posent la question : « Vous parlez français ? » (p. 16). *A priori* la question est banale et formulée de manière neutre et polie. Mais si on la remet dans le contexte linguistique de prise de contact entre Français et Africains, c'est précisément cette politesse qui frappe. En effet, l'imaginaire de « l'Autre » africain nous a davantage habitués, dans la littérature coloniale par exemple, à des dialogues marqués par l'usage de ce qu'on a pu appeler le « petit-nègre » ou, justement, « français-tirailleur »<sup>22</sup> lorsqu'un Blanc se trouve face à un Noir inconnu. Ici, l'usage du « vous » et la correction grammaticale de la question détonne donc. Il n'y a là, pas plus que dans l'ensemble du *Terroriste noir*, aucune trace de petit-nègre. De même, lorsque le soldat ouvre la bouche pour la première fois, la phrase qu'il énonce est déconcertante, non seulement parce qu'elle ne répond pas à la

---

<sup>22</sup> Sur ces questions linguistiques, voir : VAN DEN AVENNE (Cécile), « Petit-nègre et bambara. La langue de l'indigène dans quelques œuvres d'écrivains coloniaux en Afrique occidentale française », in : PERROT-CORPET (Danielle), QUEFFÉLEC (Christine), éd., *Citer la langue de l'autre : mots étrangers dans le roman, de Proust à W.G. Sebald*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, coll. Passages, 2007, 222 p. ; p. 77-95 ; VAN DEN AVENNE (C.), « “Les petits noirs du type y a bon Banania, messieurs, c'est terminé” : la contestation du pouvoir colonial dans la langue de l'autre, ou l'usage subversif du français-tirailleur dans *Camp de Thiaroye* de Sembène Ousmane », *Glottopol. Revue de sociolinguistique en ligne*, n°12 (*Pratiques langagières dans le cinéma francophone*), mai 2008, p. 111-122.

question posée, mais aussi parce qu'elle est étonnamment « correcte » : « À quelle distance sommes-nous de Chaumont ? » (p. 17). On remarquera que le soldat utilise l'inversion dans la phrase interrogative, ce que n'avait pas fait le villageois. Le Guinéen est en fait l'un de ceux qui, dans tout le roman, s'exprime dans le français le plus standard. Par un renversement culturel et linguistique intéressant, ce sont les locuteurs français qui utilisent une langue régionale mâtinée de patois lorrain, alors que la langue de l'Africain apparaît comme non marquée. D'ailleurs, nulle part dans le texte il ne sera fait mention d'un quelconque accent africain du tirailleur, alors que les régionalismes lorrains abondent.

Il vaut la peine de s'arrêter plus longuement sur une deuxième scène de rencontre avec la population locale. Épuisé et contraint de sortir de sa cachette pour se nourrir, Addi Bâ a réussi à se traîner jusqu'à la porte d'un bistrot de village :

Il colla son nez contre la vitre : c'était un bar-boulangerie, mobilier misérable et comptoir en bois. Il y avait là une dizaine de clients, dont un vieillard portant casquette et barbe blanche, qui sirotaient dans un silence attristant la goutte que leur servait une jeune femme aux traits déjà durcis par les travaux des champs. Nul ne faisait attention à lui et aucun ne semblait armé.

Il posa la main sur sa poche droite où se trouvait son couteau et poussa d'un coup de coude la lourde porte de chêne. Ils se contentèrent de tourner la tête vers lui sans bouger, sans un signe de frayeur ou de surprise. Cette scène insolite où le monde semblait avoir été figé se prolongea une ou deux minutes, puis la jeune femme, du haut de ses galoches, se dirigea vers lui en se trémoussant dans sa vieille robe grise.

– Tiens, un Noir !... Allez, venez, ne restez pas là, gronda-t-elle (p. 45).

La description des paysans dans ce tableau est tout à fait attendue : misère, alcool, grisaille, corps marqués par le labeur, figés dans une sorte de pesanteur sociale. Mais au-delà de cette représentation stéréotypée, ce qui est intéressant dans ce passage concerne l'irruption de l'Africain dans le monde blanc, et en particulier la chute : « Tiens, un Noir !... Allez, venez, ne restez pas là... ». On y retrouve, pour commencer, le vouvoiement de la scène initiale. On opposera par ailleurs cette scène à celle, célèbre, du « Tiens, un nègre ! » de *Peau noire, masques blancs*, dans laquelle Fanon décrit la « fixation » de l'homme noir par le regard blanc, dans le métro ou à la terrasse d'un café :

« Tiens, un nègre ! » C'était vrai. Je m'amusai.

« Tiens, un nègre ! » Le cercle peu à peu se resserrait. Je m'amusai ouvertement.

« Maman, regarde le nègre, j'ai peur ! » Peur ! Peur ! Voilà qu'on se mettait à me craindre. Je voulus m'amuser jusqu'à m'étouffer, mais cela m'était devenu impossible.

Je ne pouvais plus, car je savais déjà qu'existaient des légendes, des histoires, l'histoire...

Je promenai sur moi un regard objectif, découvris ma noirceur, mes caractères ethniques, – et me défoncèrent le tympan, l'anthropophagie, l'arriération mentale, le fétichisme, les tares raciales, les négriers, et surtout, et surtout : « Y a bon banania »<sup>23</sup>.

Dans ce passage de Fanon – que sans nul doute Tierno Monénembo connaît, et où on aura remarqué la référence au « Y a bon Banania » du tirailleur emblématique de la marque –, la remarque mène à l'insulte. L'exclamation « Tiens, un nègre ! » y constitue le lieu et le moment d'une stigmatisation de la différence par laquelle la vision du corps de l'Autre, chargé de tout un imaginaire raciste, déclenche des sentiments de rejet. Dans le contexte du bistrot vosgien, pas de « français-tirailleur », pas de tutoiement infantilisant qui signale, dans les termes de Fanon, « cette désinvolture, cette nonchalance, cette facilité avec laquelle on le fixe, avec laquelle on l'emprisonne, on le primitivise, l'anticivilise »<sup>24</sup>. Ici, la remarque « Tiens, un Noir » est comme vidée de son contenu infâmant grâce à l'emploi de « Noir », au vouvoiement qui suit, et surtout à l'invitation à rejoindre le groupe. Dans ce « Allez, venez... ne restez pas là ! » s'entend toute la simplicité d'une hospitalité campagnarde mue par la compassion devant un être humain souffrant.

Or c'est justement cette simplicité qui pose parfois problème dans la représentation du monde rural chez T. Monénembo. En effet, autant on s'offusquerait de portraits de paysans racistes, arriérés et claquant la porte au nez de l'étranger, autant on a du mal à croire qu'à de rares exceptions près, la population locale a facilement ouvert ses portes au Guinéen. Pour la narratrice qui s'adresse au neveu d'Addi Bâ, l'intégration d'un noir dans la communauté vosgienne s'est faite « simplement » :

On l'appelait « le nègre » quand il n'était pas là, et simplement « monsieur » quand on se trouvait en face de lui. C'était

<sup>23</sup> FANON (Frantz), *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952, 240 p. ; p. 90.

<sup>24</sup> FANON (F.), *Peau noire, masques blancs*, *op. cit.*, p. 26.

commode, c'était pratique, et cela nous arrangeait tous. Cela ne semblait pas le gêner. Un nègre parmi nous : on ne prenait même pas la peine de s'en étonner (p. 23).

Le but de la narratrice, rappelons-le, est de convaincre le neveu en visite non seulement du caractère exceptionnel de son défunt oncle, mais également de l'accueil hors norme qu'il a reçu dans les Vosges, au sein de « cette forêt inhospitalière truffée de loups et assiégée de combats » (p. 19).

L'auteur lui-même confirme cette idée d'une simplicité primitive des paysans vosgiens. Interrogé sur l'évocation d'un « terroir » dans son roman, voici ce qu'il répond :

Je suis d'accord avec ce constat et crois bien que je l'ai fait à dessein. Le langage du terroir renvoie à la vie d'antan : celle des idées simples et des émotions simples, des « cœurs simples » pour parler comme Flaubert. Les mots de mâtiche Léontine permettent d'humaniser un contexte particulièrement bestial et de tisser une corde solide entre Addi Bâ et ces braves paysans des Vosges, au-delà des différences raciales et religieuses<sup>25</sup>.

Cette déclaration confirme le soupçon d'un certain paternalisme dans le roman. Tel qu'il est présenté ici, le monde rural renvoie au stéréotype d'une campagne certes admirable, mais régie par une hospitalité essentiellement primitive. Les « braves paysans des Vosges », toujours prêts à partager leur munster, leur quiche ou leur eau de vie de mirabelle, seraient en-deçà des complexités intellectuelles du racisme, qui n'aurait pas sa place dans les « cœurs simples » de la campagne (contrairement à ceux de leurs compatriotes urbains ?). Dans un renversement ironique, et évidemment problématique, c'est au paysan de la province française que l'on accole l'image du « bon enfant », celle-là même qu'exploite Banania avec l'image du tirailleur depuis 1912. On imagine combien aurait choqué un tel portrait de paysans africains sous la plume d'un auteur blanc...

## Un héros incarné

Comme indiqué plus haut, à l'heure où T. Monénembo entame ses premières recherches pour le projet du *Terroriste noir*, la recon-

---

<sup>25</sup> EBOULÉ (Christian), « Il est grand temps que la France raconte son histoire africaine à ses enfants. Entretien avec Tierno Monénembo », *Cultures Sud*. URL : <http://www.culturesud.com/contenu.php?id=732> (la page, consultée le 30-10-2013, n'est malheureusement plus disponible).

naissance d'Addi Bâ est déjà bien amorcée. Il y a eu, en 1992, la parution d'un long article sur Addi Bâ dans *L'Événement du Jeudi*, son nom donné à une rue de Langeais, la ville de son adolescence et de son père adoptif, et enfin la remise de la médaille de la Résistance en 2003, en présence des représentants des descendants guinéens.

Il ne s'agit donc pas de tirer le personnage d'un oubli total : ainsi que je l'ai signalé plus haut, d'autres que T. Monénembo s'en sont chargés depuis les années quatre-vingt-dix : le colonel Maurice Rives, l'ancien maquisard vosgien Hubert Mathieu, Jacques Barret, vosgien également, dont je citais le travail au début de cet article, le journaliste Philippe Sprang et surtout Étienne Guillermond, auteur de la biographie *Addi Bâ, le résistant des Vosges*. Le Tollaincourt que visite l'auteur lors de la préparation de son roman porte les traces de ces efforts de reconnaissance officielle, notamment une plaque commémorative devant une des maisons du village et une rue « Addi Bâ » portant la mention « Résistant guerre 1939-1945 »<sup>26</sup>. Il s'agit donc pour l'écrivain d'offrir à Addi Bâ une autre forme d'hommage.

La question de la reconnaissance est abordée dans le récit par des références explicites à la cérémonie de remise de la médaille posthume, qui correspond au moment de la narration. Situer la narration à l'occasion de cette cérémonie (donc en 2003) permet en effet à T. Monénembo, à travers la voix de sa narratrice, de commenter les modalités de la reconnaissance officielle. Ainsi s'adresse la narratrice au neveu-narrataire :

Sachez seulement, Monsieur, que votre oncle n'est pas un héros, il est bien plus que cela. Les héros, on les trouve dans le granit et le bronze. Qu'ils coupent leurs rubans, qu'ils déploient leurs fanfares ! Pour nous, il sera d'abord l'ami ou le père que tout le monde ou presque aurait voulu avoir (p. 28).

Par contraste avec la manifestation officielle et publique, le dialogue avec le neveu s'offre alors comme une scène de reconnaissance individuelle et privée qui renvoie au projet du roman lui-même. Dans le contexte d'une imminente reconnaissance nationale, Tierno Monénembo revendique la capacité de la littérature à accomplir autre chose : incarner, ressusciter Addi Bâ en l'imaginant dans un milieu social et géographique, en le projetant dans un quotidien en relation avec d'autres, en le dotant de paroles, d'émotions, de profondeur psychologique, bref, en faisant de lui un personnage de

---

<sup>26</sup> On peut voir sur le site créé par É. Guillermond une série de photos de T. Monénembo posant devant ces lieux. URL : [http://addiba.free.fr/tierno\\_photos/index\\_tierno.html](http://addiba.free.fr/tierno_photos/index_tierno.html) (consulté le 30-10-2013).

roman. En tant qu'espace d'une véritable incarnation du personnage, le roman s'oppose autant au « granit et [au] bronze » des lieux de mémoire qu'aux « rubans [et] fanfares » de la cérémonie de remise de médaille. Le roman s'offre alors comme le véhicule d'une reconnaissance peut-être supérieure. En effet, seul le roman est en mesure d'inscrire l'histoire d'Addi Bâ dans les mémoires, non seulement dans sa dimension événementielle (batailles, blessures, capture, évasion, arrestation, exécution), mais bien dans sa dimension humaine, quotidienne et relationnelle. En ce sens, l'incarnation romanesque d'Addi Bâ comble les vœux de la narratrice en ce que le récit rend hommage à l'histoire partagée d'un « enracinement dans les Vosges » (p. 118) qui perdure dans les souvenirs collectifs et individuels au-delà de la disparition du héros.

Mais que penserait la narratrice de l'hommage « manqué » de la Lorraine à l'écrivain africain ? Car s'il est un roman de la reconnaissance, *Le Terroriste noir* est aussi inscrit dans des circuits de reconnaissance littéraire. Auteur publié aux Éditions du Seuil depuis *Les Crapauds-brousse* en 1979, T. Monénembo est un auteur connu, visible et distingué de la scène littéraire française. Il vient, juste avant la parution du *Terroriste noir*, de recevoir le prix Renaudot pour son dixième roman *Le Roi de Kahel*, en 2008. On remarquera donc l'ironie par laquelle la littérature, d'une certaine manière, « ramène » Addi Bâ au centre culturel parisien en faisant de lui le héros d'un roman publié au Seuil par un des plus grands écrivains de la littérature franco-africaine contemporaine. N'eût été un article paru dans le journal régional *L'Est Républicain*, on oublierait facilement que *Le Terroriste noir* a été couronné du prix Erckmann-Chatrion<sup>27</sup>. Selon le site de ce prix littéraire, surnommé le « Goncourt Lorrain », « peuvent concourir les auteurs d'origine lorraine ou lorrains d'adoption, et les écrivains non lorrains qui ont publié un ouvrage de valeur sur un sujet lorrain »<sup>28</sup>.

Le titre de l'article de *L'Est Républicain* pique la curiosité : « Tierno Monénembo, le lauréat du Prix Erckmann-Chatrion excusé »<sup>29</sup>. La scène se passe à Bar-le-Duc, dans la Meuse. Sur la photographie d'illustration, point de T. Monénembo, mais ce sous-

<sup>27</sup> *Le Terroriste noir* a également obtenu le Grand Prix Palatine, le Prix Ahmadou Kourouma et le Grand Prix du roman métis en 2012.

<sup>28</sup> Site du Prix Erckmann-Chatrion. URL : <http://www.prix-erckmann-chatrion.fr/le-comite/historique/> (consulté le 30-03-2020).

<sup>29</sup> GIRARDEL (Sébastien), « Tierno Monénembo, le lauréat du Prix Erckmann-Chatrion excusé », *L'Est Républicain*. URL : <http://www.estrepublicain.fr/actualite/2013/02/23/le-grand-absent> (mis en ligne le 23-02-2013 ; consulté le 30-10-2013).

titre : « L'écrivain Tierno Monénembo ni même [sic] les représentants de sa maison d'édition ne sont [sic] déplacés pour recevoir le prix Erckmann-Chatrian ». « Comme cela arrive parfois aux Césars », explique le journaliste, « la star attendue par tous ne s'est pas déplacée ». Quelles que soient les raisons réelles de l'absence de l'auteur et de tout représentant à cette cérémonie, on devine entre les lignes l'amertume qu'elle a provoquée : comme si, l'auteur n'ayant pas honoré de sa présence l'hommage régional, la reconnaissance littéraire n'était pas « revenue » en Lorraine, ou à la Lorraine. Mais, ajoute le journaliste, « Le prix Renaudot 2008 [...] a des circonstances atténuantes. Il vit en Guinée à 4 500 km de Bar-le-Duc ». À l'issue de ce circuit aux trajectoires multiples entre la France et la Guinée, de parcours trans-régionaux et de péripéties d'un village à l'autre, l'Afrique est redevenue le bout du monde. À moins que ce ne soit Bar-le-Duc... Quoi qu'il en soit, le retour du *Terroriste noir* « au village » n'aura pas eu lieu.

■ Lydie MOUDILENO<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> University of Southern California, USA.